



1



2

AHMED EL JATTARI & KARIM BAROUCHE

Compagnons d'enfance, deux jeunes de Créteil découvrent le break dans les années 80, et rejoignent le mouvement dans la période où il est perçu comme un phénomène de mode voué à la disparition. En développant sa gestuelle, ils contribuent à donner au break un second souffle, qui aura un rayonnement international. Ils participent aux premiers pas de la danse hip-hop sur scène, lui ouvrant de nouveaux horizons. Aujourd'hui, ils continuent à œuvrer pour le développement de la danse et de la culture hip-hop. Rencontre avec Karim Barouche et Ahmed El Jattari.

Les débuts

« Avec Ahmed, étant gamins, notre passion de tous les jours, c'était le sport, dit Karim Barouche. » « On faisait des acrobaties dans l'herbe, dans les bacs à sable, avec un vieux matelas à ressorts, raconte Ahmed El Jattari... On faisait des sauts d'étages (comme les Yamakasi), c'était un truc de rue. » « A l'époque, dit Karim, il y avait beaucoup de drogues dans les quartiers, on voyait beaucoup de gens mal tourner. Nous, ce qui nous importait, c'était de ne pas rester à rien faire. On inventait des activités : avec du papier journal et du scotch, on faisait une balle, avec un pied de table et une balle de tennis, on jouait au base-ball... » Le break leur est venu tout naturellement, progressivement. « Déjà avant l'émission H.I.P. H.O.P.* (1984), il y avait des anciens du quartier qui faisaient du smurf, raconte Karim. A cette époque et pendant celle de l'émission, on ne regardait la danse hip-hop que de loin... Avant de me mettre au break, j'ai fait un peu de tag, de graff, de rap... Jusqu'au moment où j'ai trouvé ce qui me correspondait le plus, la danse. C'était en 1988. » « On a été influencés par H.I.P. H.O.P., comme tout le monde, dit Ahmed. A Créteil, il y avait déjà des danseurs, comme Betty, la famille Benta (Polo, Christian, Gilbert, Joël), Roc Leminy, Feyssal Sedik... En 1984, j'ai été au cours de Sydney, qui faisait le tour de toutes les banlieues. Vers 1986, quand il y a eu la mode du up rock*, j'ai appris quelques bases. Karim, lui, commençait déjà à breaker, et je regardais souvent les entraînements. Au fur et à mesure, je m'y suis mis, et je me suis vraiment lancé en 1990. »

Un phénomène de mode dépassé

« Quand j'ai connu le Hip-Hop, avec l'émission, tout le monde était dedans, explique Karim. Même le mec qui sortait de son bureau en costard-cravate s'arrêtait pour regarder les jeunes danser dans la rue... » Après H.I.P. H.O.P., la popularité du Hip-Hop chute. « On disait que c'était un phénomène de mode qui était passé, dit Ahmed... On s'entraînait dans les centres commerciaux, dans des lieux isolés, et les gens qui passaient disaient qu'on faisait les serpillères... » « Pendant cette période, peu de gens croyaient au Hip-Hop, dit Karim. Ce qui faisait le plus parler les médias, c'étaient les bandes. Ils avaient repris le terme « Zulu » de la Zulu Nation*, en le faisant rimer avec bandits. Ça donnait une mauvaise image, et ça a fait que beaucoup de gens se sont détachés de la culture Hip-Hop. »

Entrée dans le milieu

« On m'avait parlé d'un groupe qui s'appelait Aktuel Force, dit Karim. A l'époque, ils étaient réputés dans toute l'Europe. Feyssal Geribi, Houssine Lamraoui et moi, qui avons commencé le break ensemble, nous avons décidé de les chercher... En 1990, on nous a orientés vers la salle de Nabil (Quintessence) à Saint-Denis, où on a rencontré Gabin. C'est comme ça que les nouveaux membres d'Aktuel Force se sont formés : Gabin, Feyssal et moi, Ibrahim Dembélé, Hassan, Karima, Karim de Choisy, Mimo, le Tek, Kamala. On s'entraînait, on faisait des chorégraphies pour monter des shows, des démonstrations



dans les MJC... » « Je m'entraînais avec Karim, à Maisons-Alfort les Juilliottes, ou au centre commercial de Créteil Soleil, raconte Ahmed. On avait un groupe à Créteil, les Mercenaires (avec Saïd, Jérôme, Moktar, puis Nacera, Khalifa, Laurent, Fly). » A cette époque, il y a peu de danseurs, et peu d'informations. « Moi, ma seule source, c'était Beat Street*, dit Karim. C'était le film qui reflétait le plus l'état d'esprit du Hip-Hop. Il y avait aussi Break Street 84*, mais le scénario n'était pas du tout Hip-Hop... Je me suis fait une idée du Hip-Hop grâce à ce que des danseurs de la première génération comme Xavier, Blaise ou Gabin (membres fondateurs d'Aktuel Force) m'ont raconté de la tournée d'Afrika Bambaataa, « New York City Rap » (1982). Ils parlaient aussi des soirées au Bataclan, au Globo, de l'ambiance et des cercles... C'est comme ça que je me suis formé, avec des images. »

Une atmosphère d'échange

« A l'époque, le seul endroit où tu pouvais rencontrer les gens, c'était Châtelet-les-Halles, explique Karim. C'était un lieu d'échange, connu internationalement. A n'importe quelle heure de la journée, n'importe quel jour, tu y croisais des parisiens, des provinciaux, des étrangers... On n'était pas beaucoup à danser sur la place de la Rotonde, et forcément, les gens n'osaient pas trop s'aventurer. Nous, on voulait que ça soit humain, qu'il y ait la notion de respect. Les gens qui rentraient comme ça sans demander, on les recalait. En sortant des Halles, on allait manger ensemble, on discutait : français, étrangers, blancs ou noirs, on ne faisait pas de distinction... Comme on n'était pas nombreux, et qu'on était mal vus par la société, dès que tu rencontrais un gars du move, tu te retrouvais. D'ailleurs, c'était valable qu'il soit activiste ou pas : il pouvait juste faire partie d'un posse, c'est-à-dire supporter ce que tu faisais, ton état d'esprit... » A l'époque, la danse hip-hop ne vit que grâce à un petit nombre de passionnés. « Il n'y avait pas de battles organisés, dit Karim, mais si on avait entendu dire qu'il y avait un défi quelque part, à Bruxelles par exemple, on partait à l'aventure... » Le milieu n'étant pas médiatisé, sa dynamique est encore indissociable de la notion de partage... « On faisait des cercles, mais c'étaient des échanges, dit Ahmed. Tu montrais que tu étais là, dans une atmosphère de respect. On s'apportait mutuellement. »

Les premiers pas de la danse hip-hop sur scène

En 1992, le directeur du Théâtre Contemporain de la Danse (TCD, devenu CND), Christian Tamet, invite de nombreuses compagnies de danse parisiennes à Charleroi (Belgique), pour un festival de danse hip-hop. A l'affiche, Crazy Legz du Rock Steady Crew, des shows de

hype*... En 1993, il organise un stage d'un mois et demi, ouvert à tous, proposant une formation en cirque, danse contemporaine et danse hip-hop (enseignée par Gabin, Storm (Allemagne), Emilio (Italie) et Easy Rock (LA)) « Des danseurs sont venus de toute la France, raconte Karim. C'est d'ailleurs là que beaucoup de futurs chorégraphes comme Mourad Merzouki ou Kader Attou, qui étaient des circassiens, se sont mis à la danse hip-hop. Christian Tamet voulait, grâce à ce stage, repérer des danseurs pour ensuite monter un spectacle, et montrer aux institutionnels que les danseurs hip-hop avaient du talent, et qu'ils étaient sérieux, respectueux... Les institutionnels n'y croyaient pas, ils lui disaient qu'on allait tout saccager... » Ils créent « Sobedo, un Conte Hip-Hop » à quatre compagnies, au total vingt danseurs : Boogie Saï, Macadam (futur Choréam), Art Zone, Aktuel. Après deux mois de répétitions au TCD, ils se produisent au Casino de Paris (1994), puis dans toute la France. « A la suite de ça, énormément de gens ont commencé à danser, dit Karim. Ça a ouvert une autre perspective de la danse hip-hop : on pouvait créer des spectacles, raconter une histoire... »

“ La danse, c'est de la personnalité à l'état pur ! ”

AHMED EL JATTARI

La création

Aktuel Force crée « Hip-Hop Story » au TCD (1994). Dans la distribution, on retrouve les pionniers allemands Storm et Swift. En 1996, ils présentent « Evolution », aux Rencontres Nationales de Danse Urbaine, à La Villette, organisées par Christian Tamet (première édition du festival, rebaptisé par la suite « Rencontres de la Villette »). Pour cette même édition des Rencontres, Karim, Régis Truchy, Hakim Maïche, Ibrahim Dembélé et DJ Tal créent « Séquences d'une Vie » au sein de



MBDT. La compagnie deviendra Collective Move, puis Ykanji. Toujours en 1996, les Aktuel participent au documentaire de Jean-Pierre Thorn, « Faire Kiffer les Anges », diffusé dans toute l'Europe. Au sein d'Aktuel, Karim participe ensuite aux créations « Au-Delà du Temps » (1997), « Pyramide » (1998-99), et « Conquistador » (1999). Les pièces font le tour du monde. En 1998, Aktuel Force reçoit le Prix du Jeune Talent Chorégraphique de la SACD. « Les Aktuel ont apporté énormément au niveau scénique, dit Ahmed. Ils ont donné l'exemple à beaucoup d'autres compagnies, qui se sont mises à créer des spectacles. » Ahmed, lui, intègre la compagnie Montalvo-Hervieu en 1996, suite à une audition au théâtre de Suresnes pour Cités Danse Variations. Ils créent « Pilhaou Thibaou II », puis « La Mitrailleuse en Etat de Grâce » (1997), spectacle diffusé à la Villette, à la suite duquel la compagnie connaît une ascension de popularité. Avec plusieurs danseurs de Montalvo, il rejoint pendant quelque temps la compagnie Quintessence. Il dansera pour la compagnie Montalvo-Hervieu pendant huit ans : « Paradis » (1997), « Le Jardin lo lo Ito Ito » (1999), « Babelle Heureuse » (2002). « La Mitrailleuse en Etat de Grâce » était une rencontre entre danseurs classique, africains et hip-hop. José Montalvo est un chorégraphe contemporain, mais ce



n'est pas de la danse contemporaine que je faisais : je ne faisais que de la danse hip-hop, incorporée dans les spectacles. »

Karim quitte Aktuel Force en 2000, mais continue à créer et à concevoir des projets. Danseur associé au centre national de création et de diffusion culturelles de Châteaувallon, dirigé par Christian Tamet, il crée un duo avec Xavier Plutus, « Planète Rock » (2003), puis « Zona Branca » (2005), « Hip Onze » (2005), et « Wola Baba » (2006). Avec Xavier, il écrit le concept et met en scène la manifestation « Les 20 ans du Hip Hop » (2003) à Châteaувallon et à la MC 93 Bobigny.

La France apporte un second souffle international

De 1988 à 1995, en Europe et aux Etats-Unis, la danse hip-hop connaît un déclin. La plupart des danseurs ont arrêté la danse et sont entrés dans le monde du travail. « C'est seulement quand des danseurs européens comme Storm ou Mauricio, qui étaient proches du Rock Steady Crew, ont fait passer des vidéos, comme celle du Battle Of The Year 95, auquel on a participé avec Aktuel, que les américains ont repris, explique Karim. » « C'est l'Europe qui a fait évoluer la danse hip-hop,

qui a remis la barre haute, dit Ahmed. Quand les américains du Rock Steady Crew (Crazy Legz, Ken Swift, Quickstep...) sont venus en 1993 pour se produire à Suresnes Cités Danse, ils ont vu les Aktuel, les PCB (Paris City Breakers) et bien d'autres, et ils s'en sont beaucoup inspirés. La vidéo de la rencontre entre américains et européens a beaucoup tourné... En 1995, les américains sont revenus à Suresnes : leur niveau avait monté. Ce jour-là, dans le hall de Suresnes, il y avait Karim et moi, Icham, le Tek... Les américains ont été impressionnés par notre style, notre fluidité... Blaise a voulu leur montrer la vrille*, ou « thomas dans les airs » comme on l'appelait à l'époque, mais il a raté. Parce qu'en Europe, on commençait depuis un moment à faire un départ de thomas* qui donnait un côté vrille. Et le premier qui a réussi, c'est Blaise. »

Histoire et identité

A l'heure actuelle, peu de gens ont conscience l'influence déterminante qu'a eu la France sur la danse hip-hop dans le monde entier. « Le Hip-Hop est certes né aux Etats-Unis, dit Karim, mais ce qu'on a eu d'eux, c'est juste un message... Par la suite, on s'est débrouillés par nous-mêmes. Pourtant, il y a des gens, et même des pionniers du mouvement, qui osent dire qu'en France, il n'y a pas d'histoire du Hip-Hop ! L'histoire n'est pas assez ancrée. » En effet, bien souvent, quand on parle d'histoire du Hip-Hop, on s'arrête à sa naissance dans le Bronx, aux Etats-Unis... C'est d'ailleurs aux Etats-Unis que la jeune génération puise la majeure partie de son inspiration. « Certains français me regardent maintenant avec un œil différent, parce qu'ils se sont déplacés en Europe ou aux Etats-Unis, où je n'ai jamais mis les pieds, et se sont rendus compte que l'un des noms qui revenaient souvent, c'était Karim Barouche... Il y a un problème ! J'ai lu des interviews d'américains comme Ken Swift ou Zulu Gremlins, qui se demandaient pourquoi les français allaient s'inspirer des américains alors que les américains s'étaient inspirés des français... » A l'époque, la France revendique fermement son identité. « Le Rock Steady Crew a essayé de s'installer dans le monde entier, dit Ahmed. Il a résisté en Angleterre, en Suède, au Japon, mais pas en France : on avait notre fierté, quelque chose à montrer ! »

Le phénomène de consommation

Aujourd'hui, les vidéos de danse abondent, sur internet et ailleurs. « A l'époque, raconte Karim, il n'y avait pas de vidéos, et ce que tu voyais, tu le voyais avec tes yeux. Tu avais des images dans la tête, et tu ne te servais que de ça. » « On apprenait tout sur le tas, explique Ahmed. Pour avoir un six-step*, on mettait des mois, on ne le lâchait pas tant qu'il n'était pas bon. Pour apprendre la coupole*, je me suis arraché le dos ! Je mettais des écharpes, des épauettes... J'ai mis un an avant d'avoir le thomas, et deux ou trois ans avant d'en être satisfait... Aujourd'hui, on se satisfait de peu, et on change d'étape trop vite ! » « C'est de la consommation, ajoute Karim. De la même manière, à l'époque, il n'y avait pas de vêtements hip-hop. Quand tu mettais ta casquette un peu de côté, tu affirmais vraiment ta différence. Pareil pour les jingles de pubs qu'on entendait à la télé, ce n'était que de la musique classique. Aujourd'hui, l'habillement, la musique, c'est devenu normal... » Avec la surabondance d'informations, comment développer une approche constructive de la danse ?

« La danse, c'est de la personnalité à l'état pur ! » (Ahmed El Jattari)

« Aujourd'hui, dit Karim, que ce soit aux Etats-Unis, en Colombie, au Maroc ou partout, tout le monde break de la même façon, personne n'arrive à avoir son identité ! » « Beaucoup de jeunes commencent par essayer d'absorber quelqu'un, par copier tous ses enchaînements, ses mimiques, dit Ahmed... Ca, c'est du vol de personnalité ! Au final, les jeunes sont presque tous pareils, avec juste des souplesses ou des capacités différentes... » « En France, la force qu'on avait avant, c'était le mélange d'ethnies et de cultures, dit Karim. Ce que les étrangers aimaient voir, c'était la diversité des styles. Tu pouvais voir deux danseurs faire les mêmes phases différemment... Parce que la personnalité de l'individu, c'était ça qui était mis en avant. » « Nous à Créteil, on avait notre style, notre touche, tout en étant chacun différents, dit Ahmed. Et les gars de Champigny (les Fantastik Breakers), juste à côté, n'avaient pas du tout le même style ! C'était pareil dans chaque banlieue, chacun avait sa touche. » D'où vient l'inspiration ? « Je m'inspire du côté animal, dit Karim. Quand j'étais petit, je prenais des chatons et je les jetais, pour voir comment ils retombaient sur leurs pattes. J'observe la manière de rebondir qu'ont les singes... » « Moi, je m'imagine un break aérien, léger, décrit Ahmed. Voler vite, décoller... » Chacun se construit un imaginaire. « Ma philosophie, dit Karim, c'est que de n'importe quelle personne, tu peux prendre ce qu'il y a de meilleur. Comme dans les arts martiaux. Tu ne prends pas le mouvement, mais tu essayes de comprendre : comment cette personne fait-elle pour être aussi fluide, pour avoir ce toucher... C'est de la réflexion, de la géométrie... »

Les bases, l'uniformisation

L'uniformisation est peut-être également liée au besoin qu'a la nouvelle génération de légitimer sa danse par la connaissance des « bases ». Bases américaines, bien entendu. « Avant, on n'avait jamais eu le problème de savoir ce qui était des bases ou pas, explique Karim. Tu dansais, tu faisais ce que tu avais envie de faire. Le phénomène est arrivé avec les Electric Boogaloos : ils ont vu qu'il y avait du marché en Europe, et ils sont venus en disant « c'est nous qui avons inventé cette danse, ça se danse comme ça, et si tu fais autre chose, ce n'est plus du boogaloo* »... Avec le break, c'est pareil : comme les américains veulent prendre le monopole, ils te disent que les bases c'est ceci ou cela, et que si tu fais autre chose, tu n'es pas un B-boy*... Ce que les américains veulent, c'est que ça soit eux qu'on appelle pour enseigner le B-boying, parce que ce sont eux les vrais, eux qui ont inventé les bases... » Beaucoup de mouvements et de styles ont été créés en France, et pourtant, il n'y a pas de répertoire de « bases françaises ». « Nous, quand on a commencé le break, dit Karim, on n'avait que quelques bases, et c'est ça qui fait qu'on a créé. On ne se servait que de notre imagination. On n'a pas mis de noms, parce qu'on n'a jamais pensé au business. Moi, on m'a appelé « fluïdo'style », et j'aurais très bien pu l'imposer, définir un nouveau style. Parce que le style américain a toujours été saccadé. Mais je ne pense pas au business, je pense à la culture... »

La clé : le rapport à la musique

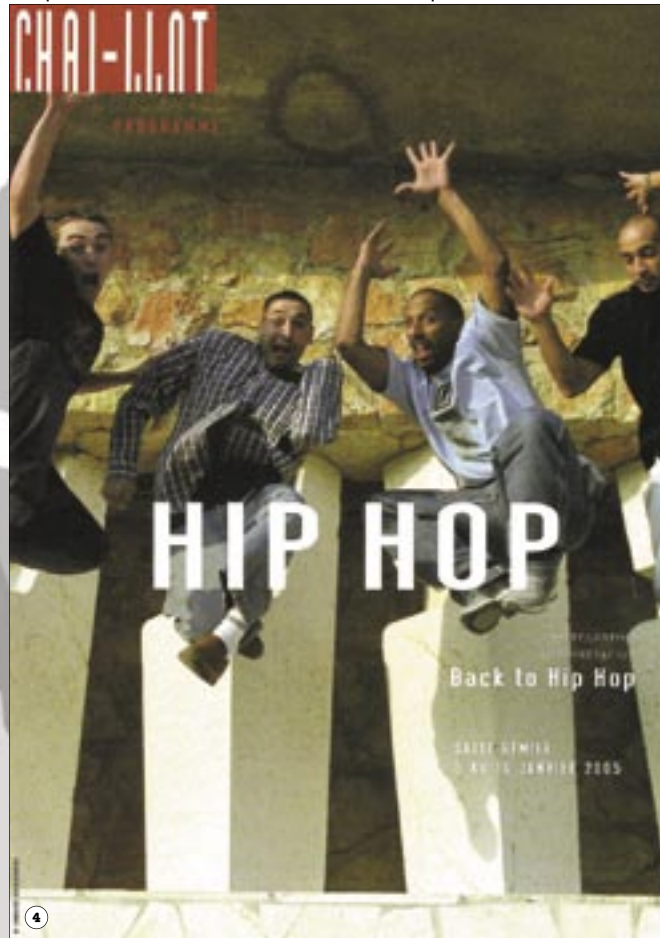


3

Avec Xavier Plutus, Karim a beaucoup enseigné, notamment en Amérique du Sud. « On devait monter des spectacles pour les jeunes en un temps record. Mais comment faire danser les jeunes sur la musique alors qu'ils n'avaient jamais eu la notion de comptes ? » Karim et Xavier mettent en place une réflexion sur la théorie musicale. Ils décident de se confronter à des musiciens, et créent « Hip Onze » à Chaillot (2005), avec Hakim Maïche, Régis Truchy, et sept musiciens de jazz, sur le thème du rapport à la musique.

« C'est à son sens de la musique qu'on distingue le danseur (...). Un danseur gagne son nom lorsqu'il parvient à équilibrer la pulsion vitale qui l'anime avec la chaleur d'expression, la maîtrise corporelle, la pertinence rythmique et, surtout, l'imagination mélodique du mouvement. » (Extrait de la note d'intention du spectacle Hip Onze (2005))

Le spectacle est accueilli comme une révélation par de nombreux danseurs



4

et chorégraphes. « La musique, c'est comme les mathématiques, dit Karim. Ce n'est pas du hasard : il y a des règles à respecter. Par exemple, en top rocks*, les ponctuations se font sur la caisse claire, et non sur la grosse caisse. Ma réflexion consiste à analyser comment placer les mouvements sur la musique pour qu'ils prennent le plus d'ampleur possible... J'ai remarqué que beaucoup de danseurs essayaient d'être musicaux en se posant sur la ligne de basse, sur les cuivres... Mais avant de faire ça, il faut déjà savoir se poser sur la rythmique, ne pas perdre son métronome ! » « Il n'y a pas une seule danse sans tempo, une seule danse où tu ne pourras pas taper des mains, ajoute Ahmed... »

Un break fluide et dansant

« Danser, c'est faire une phrase complète, avec majuscule, virgule, point, décrit Karim... Pour cela, il faut lier les mouvements entre eux. Tout le monde ne le fait pas : quand on regarde la danse acrobatique de Benji, par exemple, il n'y a que des points-virgules... » Malheureusement, le côté sportif et acrobatique est ce que le novice retient le plus facilement du break. « Beaucoup de jeunes sont dans le break contorsionniste, dit Ahmed. Ils passent de figure en figure en sautant... Avec ce style de break, tu peux à la rigueur être sur le rythme,

mais il n'y a aucune place pour la danse, pour le swing... » C'est dans les mouvements fluides qui lient les ponctuations techniques que la danse trouve sa place. « La fluidité, ce n'est pas un style, dit Ahmed, c'est quelque chose qu'il faut rechercher. Après, il y a plusieurs manières d'être fluide : il y en a qui sont propres et dynamiques, d'autres qui sont souples et qui amènent la fluidité par la souplesse... » « Quand j'ai commencé le break, peu de gens étaient dans le délire fluidité, dit Karim. Mais moi, ce que j'ai retenu des arts martiaux, c'est que tout ce qui est rigide casse. Quand tu break, si tu cherches absolument à arrêter le mouvement, tu peux te briser. Si tu ne cherches pas à retenir ton mouvement mais que tu le laisses couler, il ne peut rien t'arriver... » « Dans le dur, tu te casses, tu te fais mal, ajoute Ahmed. On voit beaucoup de gens qui dansent durs, énervés, on dirait qu'ils font une danse de guerre... Mais même psychologiquement, tu fais du mal à ton corps quand tu es énervé ! »

La musique comme outil de création

« Depuis que je danse, j'ai toujours fait de l'improvisation, dit Karim. Je n'ai jamais écrit mes passages. Tu ne peux trouver l'harmonie avec la musique que dans l'improvisation, parce que ton esprit n'est pas orienté sur ce que tu vas exécuter, mais sur ce que tu écoutes. » « Quand tu improvises, ton corps est en mouvement, il est toujours dans l'action, dans le flow, dit Ahmed. Il peut partir dans une direction inattendue, inspiré par la musique... » « C'est comme ça que tu crées le plus souvent par accident, dit Karim. » Karim et Ahmed voient le break comme un art de vivre.

« Même si tu as envie de travailler quelque chose ou de trouver des choses originales, quand tu t'amuses, c'est plus facile, dit Ahmed ! Je me rends compte que même les bases anciennes que je ne travaille pas, elles viennent toutes seules, dans le délire... Il y a des automatismes. » « Pour comprendre tout ça, dit Karim, il faut passer du temps dans les cercles, en soirée, où tu ressens le groove, la vibe... »

Transcender les limites

« Je n'aime pas qu'on me catégorise comme breaker, dit Karim. Je suis un danseur. Beaucoup de breakers qui sont perdus s'ils n'ont pas leur « boum-boum-tac »... Moi, je peux danser sur toutes les musiques, et danser toutes les danses : les claquettes, la house... Bien sûr, il n'est pas question de passer d'une danse à l'autre en deux temps trois mouvements. Mais un véritable danseur peut s'adapter à n'importe quelle situation. » « On fait des catégories : danseur hip-hop, africain, contemporain ou autre... Mais quand on a développé l'oreille musicale, tout comme des musiciens, on peut échanger, explique Ahmed. » « Parce que la danse, c'est le même rythme pour tout le monde, conclut Karim ! »

Le leurre des battles

« Aujourd'hui, beaucoup de jeunes ne pensent qu'aux battles, dit Karim. Ils voient ça comme un jeu, où il faut gagner. Mais comment veux-tu te former, et développer un minimum de réflexion, si tu enchaînes les battles ? A l'époque, il y avait une soirée à la fin du mois, et encore... Et pendant tout ce temps, tu avais le temps de travailler. » « En plus, les jugements des battles sont assez aléatoires, ce qui ne fait pas avancer

les choses, dit Ahmed. On ne fait pas assez appel aux anciens, et bien souvent, ce sont des petits jeunes qui jugent des jeunes... » « On prend les gens pour des phénomènes de mode, explique Karim : si la tendance, c'est les clash*, on va prendre quelqu'un qui en fait pour juger... Aujourd'hui, la tendance, c'est la danse, la musicalité, et c'est maintenant que les organisateurs commencent à reprendre contact avec moi ! » « Malheureusement, dit Ahmed, la plupart des organisateurs ne sont même pas des danseurs, ou alors ce sont des danseurs de la nouvelle génération, qui ne font appel qu'à des gens de leur génération. Et bien des juges votent pour leurs amis... Ce n'est pas du jugement, c'est pire que de la discrimination ! » « Juger, c'est une lourde responsabilité, dit Karim. Tu n'es pas là pour régler tes comptes ! »

Rapports avec les institutions

Même problème avec la scène. « Il n'y a pas de directeurs de théâtres ou de programmeurs de danse qui sont issus du Hip-Hop, dit Ahmed. C'est à nous de travailler pour cela. Dès que tu commences à monter, il y en a qui te mettent des bâtons dans les roues, qui te déguisent, qui divisent... » « Certains institutionnels encensent des spectacles comme celui des Pokémons, dit Karim. Mais ce que les Pokémons font aujourd'hui, c'est ce qu'Aktuel faisait il y a dix ans ! C'est une régression pour le Hip-Hop. Nous, tout le travail qu'on a fait dans les débuts avec les théâtres, c'était pour montrer le chemin à prendre pour obtenir une reconnaissance des institutionnels. On a aussi voulu montrer qu'on pouvait monter des créations nous-mêmes, qu'il n'était pas nécessaire de donner ce rôle à des chorégraphes contemporains ou à d'autres. Malheureusement, ceux qui ont le monopole veulent faire ressentir aux acteurs du milieu que c'est eux qui sont au contrôle... »

Passion et récupération

« Imagine que tu es sur une plage, dit Karim, et que tu vois au loin plusieurs beaux navires : « danse contemporaine », « danse classique »... Il y a aussi quelques personnes qui construisent un radeau, « Hip-Hop ». Au fur et à mesure, des gens croient en lui et embarquent, et le radeau commence à prendre de l'ampleur. Mais pendant tout ce temps, les autres navires lui tirent dessus avec des boulets de canon... Certains se sont jetés à l'eau pour rejoindre les autres navires, et s'y sont installés bien confortablement, tout en écartant ceux du radeau en les traitant de racaille... Et une fois que ceux qui sont restés sur le radeau ont réussi à construire un vrai navire, alors tous ceux-là s'échappent de leurs navires d'adoption et reviennent. Youval en est un exemple parmi tant d'autres... » « Aujourd'hui, la danse Hip-hop prend de l'ampleur à une vitesse hallucinante, ajoute Ahmed. Et ça, c'est grâce à ceux qui sont restés sur le radeau pour le construire. Car certains anciens n'ont jamais cessé de pratiquer leur discipline, jusqu'à maintenant. Ceux qui ont dansé dans les années 80, qui ont arrêté pendant 10 ou 15 ans et qui reviennent maintenant en se disant qu'il y a du business à faire, et qui pour cela se qualifient d'anciens et qui font la leçon de morale, créent plutôt des divisions qu'autre chose : l'un monte la tête aux jeunes, l'autre leur montre des soi-disant bases... » La passion n'est pas l'esclave des opportunités. « Nous, quand on a commencé

« Tu ne peux trouver l'harmonie avec la musique que dans l'improvisation. »

KARIM BAROUCHE



(01). Karim avec des jeunes danseurs de Bogota.



la danse, on ne pensait même pas qu'on allait faire de notre art un métier, dit Ahmed. Plus tard, on a réussi à percer grâce à la danse, à voyager... Mais on ne s'est jamais dit, comme certains jeunes le font maintenant, qu'on allait faire du business avec la danse. Nous, ce qui nous tenait à cœur, on l'a développé et fait mûrir. »

Un reflet de l'être humain

«Le Hip-Hop est une apparence, un habit, dit Karim. Tout comme la vie, c'est un combat contre soi-même. Si tu essayes d'être meilleur avec toi-même, tu es comblé. Dans la société actuelle, les gens ne vivent que par le regard des autres. Alors qu'il faut faire ce que te dit ton cœur... Apprendre à être égal avec toi-même : si ton cœur te dit que ce que tu viens de faire n'est pas bien, écoute-le ! Aie le courage de corriger ton erreur. » « Il faut partir d'un principe très simple, ajoute Ahmed : en tant qu'être humain, si tu respectes tout le monde, les gens te respectent. Tu ne peux pas te mentir à toi-même, te trahir. Tôt ou tard, ça se dévoilera. La plupart suivent le courant médiatique, alors qu'il faut avant tout rester soi-même, et surtout avoir confiance en soi. La confiance en soi, c'est une des clés de l'être humain. »

Promouvoir la culture Hip-Hop

Ahmed a quitté la compagnie Montalvo en 2004. « Parce qu'il n'y avait pas de possibilités d'évolution. Depuis, j'ai monté mon association Moving Up, je donne des cours, et j'organise des événements pour promouvoir la culture Hip-Hop dans son ensemble : soirées, échanges organisés, avec danseurs et activistes des différentes disciplines du Hip-Hop. » Ahmed participe à une initiative qui vise à remettre en place la Zulu Nation française. « En Suisse, en Allemagne, en Belgique, la Zulu est très active. La France, c'est la centrale de l'Europe, il y a du niveau dans tous les domaines du Hip-Hop, et pourtant, on n'arrive pas à faire une Zulu, ou même à se fédérer sous un autre nom ! On a créé une association, avec de bons esprits, solidaires. On cherche à promouvoir la culture Hip-Hop, en trouvant des salles d'entraînement, des studios, en organisant des soirées où toutes les disciplines du Hip-Hop soient les bienvenues, un événement pour l'anniversaire... »

Xavier et Karim ont créé l'association 2sources, pour promouvoir la culture hip-hop et mettre en place leur théorie sur la musique. Karim est également en préparation d'un solo. « J'aimerais ouvrir une école de danse, dont le directeur serait quelqu'un du Hip-Hop. Elle ne serait pas dédiée qu'à la danse, mais aussi au chant, au rap, au beatbox, à la vidéo, à tout ce qui a un rapport à la musique. Dans l'idée de donner des clés pour que les gens puissent se débrouiller seuls ensuite. De former des formateurs... » Promouvoir, former, inspirer... « On veut montrer notre art, dit Ahmed. Si on se cache, il ne peut pas y avoir d'évolution. Si tu respectes la culture Hip-Hop, tu ne peux qu'en montrer une image positive !»

Anne Nguyen
Photo© Olivier Passerat

Ahmed : ahmedstyle2@hotmail.com
Karim : www.myspace.com/karimbarouche, asso2sources@gmail.com

Lexique:

- *H.I.P. H.O.P.: émission télévisée sur TF1, présentée par Sydney.
- *up rock: pas de danse en quatre temps, inclus dans la danse debout en break.
- *Zulu Nation : organisation fédérant les différentes disciplines de la culture Hip-Hop, créée par Afrika Bambaataa en 1973 à New York.
- *Beat Street : film américain de Stan Lathan (1984).
- *Break Street 84 : film américain de Joel Silberg (1983).
- *hype : style de danse debout.
- *vrille : phase de break aérienne.
- *thomas : phase de break issue de la gymnastique (cheval d'arçon).
- *phases : figures dynamiques de rotation.
- *boogaloo : danse Funk Style. Créé par Boogaloo Sam (1975). Danse désarticulée, basée sur de grands mouvements de jambes fluides : rotations partant des hanches, des genoux, de la tête, isolation de différentes parties du corps...
- *B-boy: le B-boying est le nom originel de la danse break aux Etats-Unis.
- *top rocks = pas de préparation. Danse debout en break, qui précède la descente au sol.
- *six step : pas de base au sol, en six temps.
- *coupole : phase de break de base, au sol.
- *clash : pause au sol, en appui sur un bras.

